

- La Dévotion moderne dans les pays bourguignons et rhénans des origines à la fin du xv^e siècle* (Publications du centre européen d'études bourguignonnes, 29), 1989.
- K. ELM (éd.) *Reformbemühungen und Observanzbestrebungen im mittelalterlichen Ordenswesen* (Berliner historische Studien 14, Ordenstudien IV), Berlin, 1989.
- L'encadrement religieux des fidèles au Moyen Âge jusqu'au concile de Trente* (congrès de Dijon), Paris, 1985.
- B. FRANK, *Das Erfurter Peterskloster im 15. Jht. Studien zur Geschichte der Klosterreform und der Bursfelder Union*, Göttingen, 1973.
- A. HAMILTON-THOMPSON, *The English Clergy and their Organization in the Later Middle Ages*, Oxford, 1947.
- D. HAY, *La Chiesa nell'Italia rinascimentale*, Rome, 1979.
- J.A. HOEPPNER-ROMAN, « Clerical Recruitment in the Diocese of York (1340-1530) », *JEH* 1983.
- P. IMBART DE LA TOUR, *Les origines de la Réforme*, t. II, *L'Église catholique, la crise de la Renaissance*, Paris, 1909 (2^e éd. avec bibliographie mise à jour, Melun, 1946).
- N. LEMAÎTRE, *Le Rouergue flamboyant. Le clergé et les fidèles du diocèse de Rodez, 1417-1563*, Paris, 1988.
- P. L'HERMITE-LECLERCO, *Le Monachisme féminin dans la société de son temps. Le monastère de La Celle (x^e-début xv^e siècles)*, Paris, 1989.
- J.-P. MASSAUT, *Josse Clichtove, l'humanisme et la réforme du clergé* 2 vol., Paris, 1968.
- G. PENCO, *Storia del Monachesimo in Italia. Dalle origini alla fine del Medio Evo*, Milan, 1983.
- O. PONTAL, *Les Statuts synodaux* (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 11), Turnhout, 1975.
- F. RAPP, *Réformes et Réformation à Strasbourg. Église et société dans le diocèse de Strasbourg*, Paris, 1974.
- La réforme des réguliers en France de la fin du xv^e siècle à la fin des guerres de Religion*, RHEF, 1979.
- B. CHEVALIER et R. SAUZET (éd.) *Les Réformes, enracinement socio-culturel*, Paris, 1985.
- A. RENAUDET, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)*, Paris, 1916.
- R. RIDOLFI, *Savonarole*, Paris, 1957.
- M. VEISSIÈRE, *L'évêque Guillaume Briconnet (1470-1534)*, Provins, 1986.
- M. VENARD, *Réforme protestante, Réforme catholique dans la province d'Avignon, xv^e siècle*, Paris, 1993.
- D. WEINSTEIN, *Savonarole et Florence : prophétie et patriotisme à la Renaissance*, Paris, 1973.

DEUXIÈME PARTIE

La chrétienté latine
au tournant des xv^e et xvi^e siècles

Introduction

par Marc VENARD

Sous la conduite de la papauté restaurée, la chrétienté latine, à la fin du xv^e siècle, est sans doute plus unie et plus homogène que jamais. Un ennemi extérieur, le Turc, par sa menace dans les Balkans et en Méditerranée, entretient la conscience de chrétienté et réveille l'idée de croisade — sans la rendre pour autant efficace. Un prétendu ennemi intérieur, le juif, que l'on achève de chasser ou de refouler dans des ghettos¹, sert de repoussoir. Quant aux hérésies, elles sont presque totalement étouffées, et ce qui en subsiste peut être considéré comme marginal.

De Coïmbra à Uppsala, une même culture universitaire fondée sur la scolastique imprègne les esprits, et l'imprimerie, dans un premier temps, ne fait que faciliter l'uniformisation du milieu intellectuel. Il en va de même pour les courants spirituels dont les diverses foyers, d'Italie du Nord et des Pays-Bas notamment, ont tôt fait de se fondre dans ce qu'on appelle la « dévotion moderne ». Le mouvement incessant des pèlerins, des prédicateurs et des étudiants, sans parler des marchands et des soldats, développe encore la communication à l'intérieur de l'Europe chrétienne².

Toutefois, il est certain que des frontières, dont certaines sont déjà anciennes, divisent la chrétienté. Les plus évidentes sont les frontières politiques. Plusieurs royaumes, aux institutions déjà fortement dessinées, sont en mesure d'imposer leurs particularismes, voire leur tutelle, à l'Église : la France, l'Angleterre, la Castille... Tandis que l'Empire qui, mythiquement, demeure l'expression séculière de la chrétienté latine, tend à n'être plus qu'une entité vide ou contestée.

Confortant souvent, mais pas toujours, la montée de l'État-nation, les langues vernaculaires chassent peu à peu le latin unificateur : l'italien, ou plus exactement le toscan, a accédé au statut de langue littéraire depuis Dante, et plus encore depuis Pétrarque et Boccace ; le français — comprenons le parler de Paris et de la cour de France — a atteint la précision et la rigueur qui lui permettent de s'imposer comme langue administrative et juridique dès avant l'édit de 1539 qui consacra son triomphe ; l'allemand, l'anglais et d'autres attendent encore leur consécration, mais

1. Ce terme a d'abord désigné le quartier de Venise dans lequel les juifs ont été obligés d'habiter à partir de 1527.

2. On attribue généralement à Enea Silvio Piccolomini (futur pape Pie II) l'honneur d'avoir lancé l'expression d'Europe en son sens moderne dans un traité composé en 1458, *De statu Europae sub Frederico III*. Voir *La Conscience européenne au xv^e et au xv^e siècle* (colloque de Paris 1980), Paris, 1982 (ici, p. 35-36).

sont naturellement les langues de la vie quotidienne et de la prière privée. Jusqu'à quand l'Église pourra-t-elle soutenir que Dieu et ses saints n'entendent que le latin ?

Mais il est encore, d'une nation à l'autre, des frontières plus subtiles, qui sont des frontières de comportement moral et de sensibilité religieuse. Nous les saisissons notamment à travers le regard des voyageurs qui parcourent la chrétienté et notent les différences qu'ils observent. Parfois, ils ne font qu'exprimer des lieux communs qui se répètent d'auteur en auteur, mais ceux-là même peuvent être significatifs.

Voici, entre 1465 et 1467, les impressions d'un baron tchèque qui fait, pour des raisons diplomatiques, un tour d'Europe avec une escorte mi-slave mi-allemande : en France, constatent ces voyageurs, les curés prennent femme mais ne se soucient guère de prêcher ; ils ne savent que les dix commandements, et la confession n'est qu'un geste vide ; du reste les fidèles, les femmes surtout, ne s'intéressent qu'au culte des morts. En Espagne, c'est pire encore : ce pays marqué d'influences musulmanes et juives leur apparaît comme totalement étranger³. Certes, il faut faire la part du complexe germanique, véritable complexe d'infériorité retourné, qui fait que l'on oppose à l'ignorance et à la superstition des Français, à l'astuce et aux vices des Italiens etc., le sérieux et la piété des Allemands. Mais ne voit-on pas des Italiens eux-mêmes opposer les vertus allemandes aux défauts de leurs compatriotes ? Enea Silvio Piccolomini l'a fait dans un ouvrage célèbre⁴. Un demi-siècle après lui, en 1517, un chanoine napolitain reprend le même thème : « Quand je pense à l'état de la religion qui règne en Italie et au nombre de pauvres églises qui s'y trouvent dévastées et ruinées, j'envie ce pays (l'Allemagne) et j'ai le cœur peiné par le manque de dévotion de nous autres Italiens. » Plus loin, il a observé le nombre de fidèles qui fréquentent la messe en semaine, dans des églises aux bancs bien rangés « comme dans des écoles » ; il a noté que les prêtres disaient leur messe lentement, au lieu de l'expédier comme en Italie⁵.

Ce contraste religieux entre l'Italie et l'Allemagne — faut-il dire entre l'Europe méditerranéenne et l'Europe du Nord ? —, notre chanoine en marque très nettement la frontière, sur la base de l'iconographie religieuse :

À partir de Trente, il y a de grands crucifix sur toutes les routes, près des villages et des villes, plantés en plein air ; la plupart d'entre eux ont les larrons de chaque côté et n'inspirent de ce fait pas moins de peur que de dévotion. Et non loin les uns des autres ont été bâtis de petits oratoires de bois ou de pierre avec une niche contenant le crucifix avec les deux Marie ou d'autres symboles de la Passion de notre Sauveur Jésus-Christ. On voit rarement en Allemagne l'image d'un saint qui ne contienne quelque référence à la Passion⁶.

3. *La Conscience européenne*, op. cit., p. 85 et 360-361.

4. *De his quae Frederico III imperante in Germania et per totam Europa gesta sunt* (1458), connu généralement sous le simple titre de *Germania*.

5. Antonio de Beatis, secrétaire du cardinal d'Aragon. Son journal de voyage a été exhumé et publié par Ludwig von Pastor en 1905, mais aujourd'hui l'édition la plus accessible est en anglais : *The Travel Journal of Antonio de Beatis : Germany, Switzerland, The Low Countries, France and Italy, 1517-1518*, édité par J.R. HALE, Londres, 1979. Ici, p. 82 et 102-103.

6. *Ibid.*, p. 81.

Les études d'histoire de l'art et d'iconographie confirment largement cette observation, tout en marquant le décalage esthétique qui sépare l'Italie du *Quattrocento* de l'Europe flamboyante.

Faut-il dire alors que les fractures que fera apparaître la Réformation, entre une Europe méditerranéenne qui restera pour sa plus grosse partie attachée à Rome, et une Europe septentrionale qui adhérera massivement au protestantisme, étaient dessinées dès la fin du xv^e siècle ? Il est trop facile à l'historien de se faire prophète du passé : on ne sera jamais trop réservé contre les fausses certitudes d'une prétendue évidence.

